

Un poids «plume» chez Mohamed Ali et les nez cassés

L'écrivain Frédéric Roux a sorti deux nouveaux courts récits. L'un où il revient sur Cassius Clay, l'autre plus vériste. Entretien.

**Boris Senff**

Publié: 08.02.2026, 13h12



L'un des sujets d'étude préférés de Frédéric Roux avec Mike Tyson: Mohamed Ali, dans les années 60.

KEYSTONE

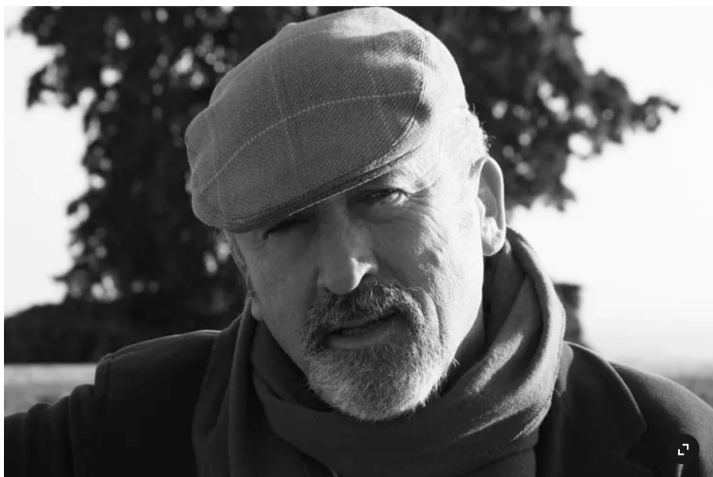
En bref:

- Frédéric Roux publie deux nouveaux ouvrages consacrés à Mohamed Ali et aux boxeurs ordinaires.
- L'écrivain questionne le mythe Ali, le jugeant surcoté malgré son charisme incontestable.
- À 78 ans, il constate le déclin de ce sport populaire, remplacé par le MMA.

Frédéric Roux remonte sur le ring. Précision: celui de l'écrit qui se débat entre les cordes. Il ne peut pas s'en empêcher, même si la boxe actuelle ne lui inspire plus trop d'intérêt. «Il faut quand même se préoccuper des cruautés contemporaines. La boxe était un sport populaire. Maintenant, c'est un peu le MMA qui la remplace.»

Après un [«Desiree» paru l'an dernier](#) où il revenait sur l'affaire de viol qui a conduit Mike Tyson en prison, l'écrivain est de retour, toujours à travailler au corps un Mohamed Ali auquel il avait pourtant déjà consacré une très belle biographie, «Alias Ali» (Fayard, 2013) dans «Boma Ye». Ou à se remémorer un univers pugilistique français qu'il a bien connu – même s'il fait le modeste avec ses «seulement 30 combats» – et qu'il évoque sur le mode d'une fiction un peu sociale et nostalgique dans «Mes petites morts», tous deux publiés par Allia.

À 78 ans, celui qui a œuvré dans l'art contemporain avec les post-situs de Présence Panchounette – [une expo au Mamco de Genève](#) – n'écrit pas avec les pieds... malgré une période professionnelle consacrée à la pédicure. Désabusé, convaincu que plus grand monde ne lit, celui qui se passionne pourtant pour les textes de [la Suisse Fabienne Radi](#) ne lâche pas l'affaire. «Je n'écis pas tous les jours, je suis extrêmement paresseux. Mais comme c'est à peu près la seule chose que je sache faire correctement...» Entretien avec un auteur qui, bon gré mal gré, fait perdurer la tradition d'une littérature de ce que l'on appelait jadis le noble art.



Frédéric Roux, un écrivain avec du punch... et une certaine noirceur.
Allia/Frédéric Roux

On a l'impression que la boxe est devenue votre sujet de prédilection, presque exclusif. Est-ce un malentendu?

Oui et non. Il se trouve que mes dernières sorties parlent de boxe, c'est un fait. Mais cela me chagrine toujours qu'on réduise le propos. Prenez mon livre «Desiree» (*ndlr. sur l'affaire Mike Tyson*): le sujet, c'était le viol, pas la boxe. Le violeur aurait pu être boucher, charcutier ou tennisman, mais il se trouve qu'il était boxeur. Il aurait peut-être voulu être astronaute, mais c'est ainsi. Ce qui m'intéressait, c'était la mécanique du viol et le déni qui l'entourait, pas les uppercuts.

Avec «Boma Ye» et «Mes petites morts», vous occupez deux coins opposés du ring: la grande histoire mythique d'Ali d'un côté, et des chroniques sociales plus modestes de l'autre. Comment articulez-vous ces deux registres?

Ce sont presque deux genres littéraires différents, bien que le sujet reste le même. «Mes petites morts», ce sont des nouvelles, des chroniques. «Boma Ye», c'est plus indéterminé, ce sont des monologues intérieurs. C'est comme si le sujet de la boxe exigeait d'être vu sous des angles et des catégories différentes. Le titre «Boma Ye» signifie «Tue-le» en *lingala*. C'était le slogan scandé par la foule lors du combat Ali-Forman au Zaïre.

Vous avez gardé le principe de votre biographie de 2013, «Alias Ali». L'idée d'un portrait par la parole des autres?

Oui, selon le principe de la «biographie orale». Un genre reconnu aux États-Unis – pensez à celle de Truman Capote par George Plimpton – mais peu pratiqué en France. Le principe est de construire une vie au travers de milliers de témoignages, sans que le sujet principal n'ait jamais voix au chapitre. Dans «Boma Ye», c'est un portrait en creux, Ali est raconté par les autres. Et à la fin, c'est la veuve qui le «tue» symboliquement, puisqu'elle prend sa place et parle pour lui.

Vous demeurez assez sceptique sur le mythe Mohamed Ali. C'est un peu le Che Guevara des boxeurs?

Oui, il y a une biographie critique à faire d'Ali. On peut voir toute sa carrière comme les prémices de la fin de la boxe. L'avènement du «people». Ce qu'il disait était souvent un ramassis de conneries invraisemblables. Mais tout le monde fermait sa gueule parce qu'il faisait 120 kilos et qu'il possédait une beauté extraordinaire. Les gens disaient: «Il est quand même formidable.» Non, il était complètement con, mais il était doté d'un charisme inouï. Sur le plan politique, a-t-il tenu ses opinions ou les lui a-t-on fait tenir? Il a été un porte-parole malgré lui. Quant à sa biographie officielle, achetée à l'époque par Gallimard (*ndlr. en 1976, rédigée avec Richard Durham*), non seulement il ne l'a pas écrite, mais il ne l'a même pas lue.

Et sur le plan sportif?

Il y a deux Ali. Le premier, celui de la jeunesse, est exceptionnel: un poids lourd qui va vite et qui bouge beaucoup. Même s'il y a déjà eu des poids lourds dans ce style, comme Jersey Joe Walcott. Le second est un encaisseur invraisemblable. Il n'a pas mis une fois un genou à terre. Tous les coups que vous lui donnez, il les prend, mais il gagne à la fin.

Ce qui frappe dans votre manière d'écrire, c'est l'influence américaine... On vous sent plus lecteur de ce côté de l'Atlantique, non?

Du côté européen, l'Allemand Hans Magnus Enzensberger a écrit selon un principe similaire une bio de Buenaventura Durruti, «Le bref été de l'anarchie» (1972). Mais pour répondre à la question que vous me posez, ce qui s'écrit en français ne m'intéresse pas beaucoup: 90% de la production française n'a aucun intérêt pour moi. C'est toujours la même forme, le même ennui. Je ne comprends pas qu'on puisse s'intéresser aux aventures d'un psychanalyste et d'une kinésithérapeute qui se rencontrent! Il y a aux États-Unis une dimension qu'il n'y a pas ici. Mais mes écrivains fondateurs sont Artaud, Bataille, Céline, Luc Dietrich ou Henri Calet.

Dans «Desiree», vous reveniez sur le viol commis par Mike Tyson. Pourquoi?

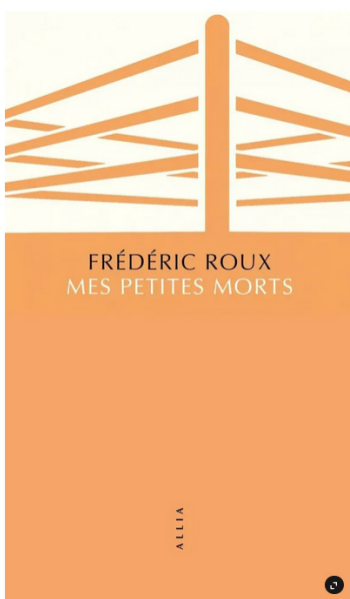
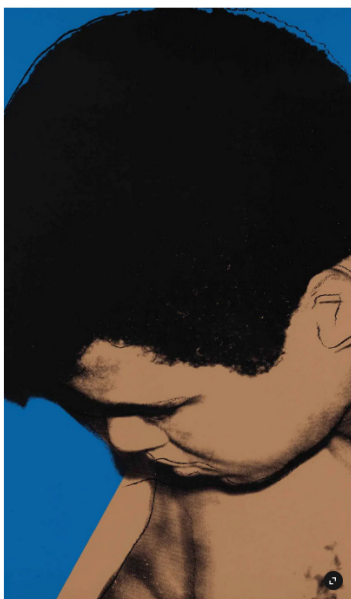
J'ai voulu comprendre. J'ai écrit une biographie de Tyson dont l'épisode «Desiree» fait partie (*ndlr. «Mike Tyson. Un cauchemar américain», Grasset, 1999*). Je suis allé aux États-Unis. On disait que la justice américaine était raciste mais on oubliait que la victime, Desiree Washington, était noire elle aussi. Je traînais à New York et j'ai par exemple rencontré Martine Barrat. Une baba type partie aux États-Unis en 68, qui a fait partie d'un théâtre d'action politique, de rue, qui s'intéressait beaucoup aux jeunes Noirs. J'ai demandé à cette gauchiste qui habitait au Chelsea Hotel ce qu'elle pensait de l'affaire Tyson-Washington. Elle m'a répondu: «Cette salope a brisé sa vie.»

Le lendemain, je rencontrais le rédacteur en chef de «Ring Magazine», brutal et sans équivoque: «Bien sûr qu'il l'a violée.» Il n'y avait aucun doute pour les initiés. C'est ce décalage entre la vérité du milieu et la perception publique qui m'a intéressé. Ce livre, c'est une enquête sur le viol et sur ce qui se passe dans la tête des gens pour qu'ils refusent l'évidence.

De quoi la boxe est-elle le nom en littérature?

J'ai peu de complaisance vis-à-vis de ce qu'on appelle maintenant le virilisme. Les testicules et la testostérone me fatiguent beaucoup et je trouve ça quelquefois très con. Donc, la littérature sur la boxe, avec son côté «sé-vèrement burné», ça me tombe un peu des mains. Quant à la boxe, elle n'existe quasiment plus. C'est un sport en complète régression.

«Boma Ye» et «Mes petites morts», Frédéric Roux, Éd. Allia, 96 p. et 106 p.



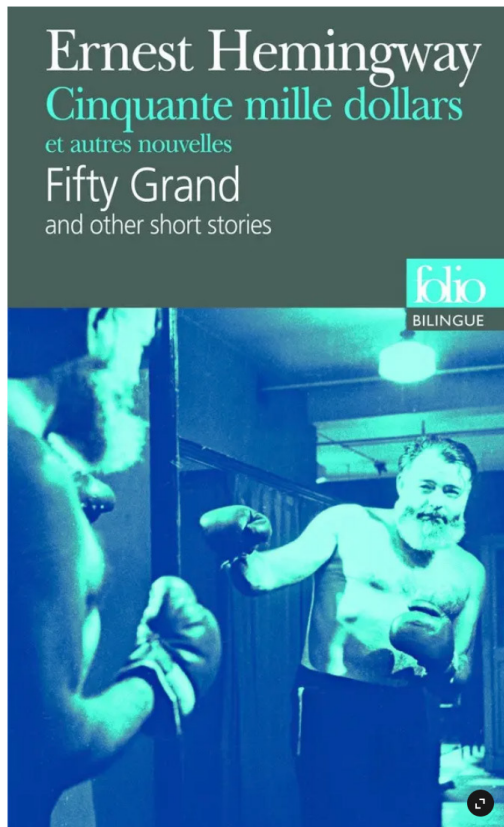
Boris Senff travaille en rubrique culturelle depuis 1995. Il écrit sur la musique, la photographie, le théâtre, le cinéma, la littérature, l'architecture, les beaux-arts. [Plus d'infos](#)
X @Sibernoff

La boxe et les livres

Trois propositions de lecture aux pages à ne pas tourner avec des gants!

1

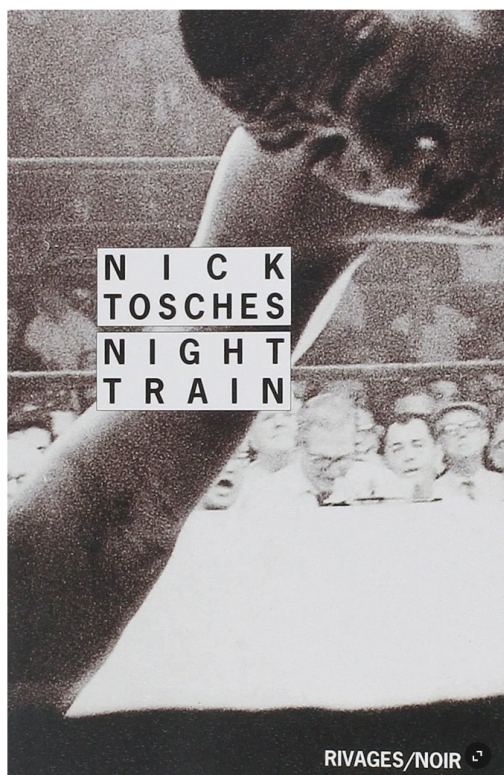
Les nouvelles de Hemingway



Dans sa jeunesse, Hemingway a plusieurs fois abordé la boxe, se posant d'ailleurs un peu en pionnier du genre dans une nouvelle comme «Cinquante mille dollars». Mais le masculiniste en herbe reste attentif aux perdants et au désenchantement.

3

Le Sonny Liston de Nick Tosches



À la fois hâbleur et érudit, Nick Tosches brille en lettres de feu quand il s'agit d'évoquer les grandes figures de la musique américaine, que ce soit Dean Martin («Dino») ou Jerry Lee Lewis («Hellfire»). Mais son «Night Train» consacré au poids lourd Sonny Liston frappe très fort aussi...

2

La boxe de Joyce Carol Oates



L'un des plus fameux livres sur la boxe a été écrit par une femme. Le «De la boxe» (1987) de Joyce Carol Oates raconte un moment de ce sport au gré des champions des années 80, tout en filant «une infernale métaphore littéraire».